

L'IDÉAL EUROPÉEN DE NIETZSCHE

PAR

FRANÇOIS RIGAUX (*)

Les œuvres complètes de Nietzsche ont fait l'objet d'une édition critique en quinze volumes, *Sämtliche Werke Kritische Studienausgabe*, édités par Giorgio Colli etazzino Montinari (1). Les six premiers volumes contiennent les œuvres authentiques publiées du vivant de Nietzsche, ainsi que des textes issus de manuscrits vérifiés. Les volumes 7 à 13 reproduisent des notes manuscrites dont la rédaction s'étend de 1869 à 1889 : *Nachgelassene Fragmente (Fragments posthumes)* (2). La sœur du philosophe, Elisabeth Forster Nietzsche publiera sous le titre *Der Wille zur Macht (La Volonté de puissance)* un texte qui n'a jamais reçu l'approbation de Nietzsche, mais fut construit par la juxtaposition de fragments étalés sur une période allant d'août 1885 à janvier 1889 (3). La nature apocryphe de l'ouvrage publié sous le titre *Der Wille zur Macht* n'est plus contestée aujourd'hui (4).

NIETZSCHE ET LA PUISSANCE ALLEMANDE

L'attitude de Nietzsche à l'égard de son pays d'origine a subi une notable évolution. Au moment de la guerre austro-prussienne de 1866, il exprime encore d'intenses sentiments patriotiques (5) et, en 1870, il décide de s'engager dans l'armée allemande. Toutefois, en sa qualité d'habitant de la Suisse – il enseignait à cette époque à l'Université de Bâle –, il doit s'abstenir de participer à une unité combattante et c'est en tant qu'ambulancier qu'il sera présent sur les champs de bataille, où il est atteint d'une maladie contagieuse communiquée par un militaire qu'il soignait (6).

La cruauté et l'horreur des combats lui apparurent alors et il reviendra à Bâle, guéri de tout sentiment de victoire. Il ressent dès lors, ce qui était

(*) Ancien magistrat.

(1) Aux éditions Deutscher Taschenbuch Verlag.

(2) Les références à ces notes sont signalées ici par les lettres *NF*, suivies du numéro de volume qui les contient.

(3)azzino Montinari, in F. Nietzsche, *Sämtliche Werke*, Deutscher Taschenbuch Verlag, De Gruyter, vol. XII, pp. 7-8.

(4) Cf. notamment Walter Kaufmann, *Nietzsche Philosopher, Psychologist, Antichrist*, Meridian Books, Cleveland/New York, 1956, pp. 159-166.

(5) Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, t. II, «La jeunesse de Nietzsche jusqu'à la rupture avec Bayreuth», Gallimard, Paris, 1920, pp. 92-93.

(6) *Ibid.*, p. 14.

prémonitoire, que la victoire et l'orgueil de la suprématie qui l'accompagne sont des handicaps qui faciliteront le rebond de l'ennemi vaincu. Il juge particulièrement insupportable l'idée selon laquelle la défaite de la France contresignait la suprématie décisive de la culture allemande (7). Il estime au contraire que les Allemands sont, plus que les Français, proches de la barbarie (8). Et le philosophe de rappeler, dans un autre contexte, une opinion de Goethe : «*dans quelques siècles, on pourra dire que les Allemands ont cessé d'être barbares*» (9).

D'où la profonde méfiance que, dès qu'ils accèdent à la puissance, les Allemands suscitent chez les Européens, inquiets de la force subversive de la «*bête blonde germanique*» (10) Retardataires «*par excellence*» (11), les Allemands le sont aussi parmi les peuples cultivés de l'Europe (12). Nietzsche n'est pas moins critique à l'égard de la culture (*Bildung*) allemande et il porte un jugement sévère sur les «*Philistins de la culture*» (*Bildungsphilister*) qui peuplent les universités allemandes (13). Même opinion dépréciative à l'égard de l'art allemand (14). On pourrait multiplier les références. Jusqu'à ses derniers jours, Nietzsche relève le manque d'à-propos de cette race, qui a toujours «*autre chose en tête à tous les moments décisifs de l'histoire : la Réforme au moment de la Renaissance, la philosophie de Kant alors que les Anglais et les Français adhéraient à un mode de pensée scientifique*» (15).

UNE CERTAINE VISION DE L'EUROPE

A une époque de nationalismes déjà virulents, qui s'exacerberont durant les deux guerres mondiales, Nietzsche récuse ce qu'il tient pour un dangereux délire, «*la maladie la plus ennemie de la culture, cette névrose nationale dont l'Europe est malade*» (16). Son idéal est européen plutôt qu'international. Nombreux sont les passages de son œuvre où il se proclame européen, où il appelle les peuples de l'Europe à se reconnaître mutuellement : «*ils formeront aussitôt une puissance en Europe et, heureusement, une puissance entre les peuples ! Entre les classes ! Entre pauvre et riche ! Entre gouvernants*

(7) I. *Unzeitgemässe Betrachtung, David Strauss, der Bekenner und der Schriftsteller*, §1 : «*le secret de la victoire allemande fut de nature exclusivement militaire : elle n'impliquait aucune supériorité culturelle du pays vainqueur*».

(8) *Jenseits von Gut und Böse*, §256.

(9) *NF*, vol. VII, 1880, p. 8.

(10) *Zur Genealogie der Moral*, I, §11 : «*dem Wüthen der blonden germanischen Bestie*». Dans ce contexte, la notion de «*bête blonde*» est nettement péjorative.

(11) En français dans le texte.

(12) *Der Fall Wagner. Ein Musikanten-Problem*, vol. VI, 1888, p. 41.

(13) Cf. notamment I. *Unzeitgemässe Betrachtung, David Strauss*, §10 ; *NF*, vol. VII, 1873, pp. 602-605.

(14) *Die fröhliche Wissenschaft*, §105.

(15) Lettre adressée de Turin le 18 octobre 1888 à son ami Overbeck, citée dans Georges WALZ (éd.), *La Vie de Frédéric Nietzsche d'après sa correspondance*, Rieder, Paris, 1932, pp. 500-502.

(16) *Ecce homo*, «*Der Fall Wagner*», vol. VI, §2, p. 360. Les mots «*névrose nationale*» sont en français dans le texte.

et gouvernés! Entre les plus calmes et les plus agités» (17). Ce n'est donc pas à une union des Etats que Nietzsche appelle, mais à une coalition des individus. Ces lignes sont d'autant plus significatives qu'elles suivent un passage où il offre le brahmane en exemple aux Européens les plus éclairés. Son idéal européen n'est pas exclusif : l'Europe aurait le devoir de s'inspirer aussi de Bouddha, qui a prêché la rédemption par ses seules forces (*Selbsterlösung*). Toutefois, l'Europe a ses propres trésors de sagesse et ceux-là sont mélangés, ce qui corrobore la méfiance à l'égard des cultures se prétendant purement nationales. A la question «qu'est donc l'Europe?», la réponse est claire : il s'agit d'une civilisation. «La culture grecque a puisé des éléments en Thrace et chez les Phéniciens, l'empire mondial de Rome s'est nourri d'hellénisme, de philhellénisme, le Christianisme triomphant a lui-même emprunté à l'Antiquité et tout cela débouche sur la science contemporaine» (18). Cependant, les Chrétiens ont aussi transmis leurs propres apports judaïques (19).

L'Europe de Nietzsche n'occupe pas un territoire délimité dans l'espace. Elle exprime une culture commune et quelques grands noms suffisent à la peupler et à la définir : Napoléon, Goethe, Beethoven, Stendhal, Heinrich Heine, Schopenhauer, peut-être aussi Wagner (20). Les Allemands n'en sont donc pas exclus mais, mis à part Goethe, objet de la vénération de Nietzsche (21), celui-là n'a que mépris pour la philosophie allemande, de Leibniz à Hegel : Descartes et La Rochefoucauld leur sont cent fois supérieurs (22). Nietzsche formule les deux griefs fondamentaux contre l'influence exercée par l'Allemagne en Europe. Le premier est dirigé contre Luther, ce déplorable moine (23) qui a écarté les bienfaits de la Renaissance et, en suscitant la Contre-Réforme, a retenu l'Eglise romaine sur la voie de la décadence où elle s'engageait. Le second grief attaque de plein fouet un des mythes de l'historiographie allemande : les guerres de libération de 1812-1814 ont déjoué l'unification européenne que promouvait Napoléon. On trouve là l'un des rares textes de Nietzsche qui considère l'avenir politique de l'Europe. Il mérite qu'on s'y arrête quelque peu.

(17) *Morgenröthe*, I, §96.

(18) *NF*, vol. XI, 1885, p. 513.

(19) *NF*, vol. IX, 1880, pp. 88-89.

(20) *NF*, vol. XI, 1885, p. 583.

(21) Tous les commentateurs de Nietzsche sont d'accord sur ce point. Cf. notamment Charles ANDLER, *op. cit.*, pp. 23-42; Karl LÖWITZ (éd.), *Von Hegel zu Nietzsche, Sämtliche Schriften*, vol. IV, 1988, p. 15; Edouard GAËDE, *Nietzsche et Valéry, Essai sur la comédie de l'esprit*, Gallimard, Paris, 1962, pp. 415-423; Walter KAUFMANN, *op. cit.*, pp. 111, 131-132, 143, 325; Jacques LE RIDER, «Nietzsche et Goethe», *L'Herne*, 2000, pp. 89-92; Emile FAGUET, *En lisant Nietzsche* S^{té} française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1904, pp. 9-11, 288.

(22) *Ecce Homo*, «Der Fall Wagner», vol. VI, §3, p. 361.

(23) *Op. cit.*, §2 : «dies Verhängnis von Mönch», p. 359.

NIETZSCHE ET NAPOLÉON

Comment expliquer l'admiration que des Allemands éclairés ont conçue à l'égard de l'Empereur des Français? Quelques mots célèbres, de Goethe ou de Hegel, appartiennent à la « légende dorée » de Napoléon. Hegel écrit de Iéna en 1806 : « *L'Empereur – cette âme du monde –, je l'ai vu parcourir la ville à cheval* » (24). Goethe tient Napoléon pour « *un abrégé du monde* » ; l'Empereur possédait « *la force et l'esprit de suite* » (25). Nietzsche était persuadé que Napoléon et Goethe, qui s'étaient rencontrés à Erfurt, « *étaient capables de fonder ensemble une Europe* » (26) et il rappelle que c'est lors de cette entrevue que le premier aurait dit du second « *voilà un homme* ». Et Nietzsche d'ajouter : « *cela voulait dire, 'c'est bel et bien un homme!' Et moi qui m'attendais à ne trouver qu'un Allemand!* » (27). Même Søren Kierkegaard tient Napoléon pour un génie : « *sa vie entière ressemble à un conte de fées* » (28).

Que l'unification de l'Europe à laquelle procédaient l'Empire et ses satellites sur le continent obéissait à un modèle autoritaire ne recevait pas une connotation négative d'une poignée d'Allemands éclairés. Face aux structures archaïques et disparates des petits Etats allemands (*Kleinstaaterei*), Napoléon avait réussi à donner vie au souffle libérateur de la Révolution de 1789 et Nietzsche de rappeler un mot prêté au souverain français : « *je suis, à moi seul, toute la Révolution* » (29). Napoléon a pu être tenu pour une préfiguration du « surhomme », mais sa personnalité laisse en même temps apparaître une ambivalence, à savoir le risque de glisser vers l'inhumanité (30). Il n'est pas douteux que nombre de traits de la personnalité de Napoléon relevés par Nietzsche mettent au grand jour le refus de ne prendre en considération ni l'opinion (31), ni la vie, ni l'honneur d'autrui. La volonté autocratique de Napoléon le rattachait à l'humanité antique (32), ce qui, dans l'esprit de Nietzsche, avait une connotation positive. Les contemporains de l'Empereur le tenaient pour un génie, le héros du siècle, et l'exaltation romantique s'en était emparée, à l'instar de Byron, qui affirmait sans honte « *être un ver face à un tel être* » (33).

(24) K. LÖWITH, *De Hegel à Nietzsche*, Gallimard, Paris, 1969, pp. 262-263. Cf. également Peter SLOTERDIJK, *Le Palais de cristal. A l'intérieur du capitalisme planétaire*, Maren Sell, 2006, p. 102; Hannah ARENDT, *The Life of the Mind*, Harcourt Brace Jovanovitch, New York/Londres, 1978, vol. II, p. 180.

(25) K. LÖWITH, *op. cit.*, pp. 263, 272.

(26) Daniel HALÉVY, *Nietzsche*, Grasset, Paris, 1944, p. 455.

(27) *Jenseits von Gut und Böse*, §209.

(28) S. KIERKEGAARD, *Post-Scriptum définitif et non scientifique aux miettes philosophiques*, 1941, p. 268. Cf. aussi *Le Concept d'angoisse*, 1973, pp. 144-146.

(29) *NF*, vol. IX, 1880, p. 202.

(30) Ralf WITZLER, *Europa im Denken Nietzsches*, Königshausen und Neumann, 2001, p. 210.

(31) Sur le mépris des hommes attribué à Napoléon, cf. notamment *Menschliches Allzumenschliches*, vol. I, §164 : « *quand il rétribuait un service, il faisait remarquer qu'il avait encore acheté un homme* ».

(32) *Morgenröthe*, vol. IV, §245.

(33) *Ibid.*, §298.

Emerson, le philosophe américain du «*transcendentalisme*» (34) que le jeune Nietzsche avait lu dès l'âge de seize ans, demeura un de ses auteurs favoris. (35) Il avait écrit un ouvrage sur les «*representative men*», ce qui correspondrait au surhomme de Nietzsche (36). L'un de ceux-là était Bonaparte, qui fut l'idole des masses, méprisant les Bourbons («*the hereditary asses*»); la vieillesse n'augmenta pas son respect pour l'humanité. Il fut, selon Emerson, dénué de sentiments généreux, injuste envers ses généraux, menteur... (37) Pour admiratif qu'il soit, le portrait qu'Emerson trace de l'Empereur des Français n'est pas, sur tous les points, bienveillant.

L'ADMIRATION POUR LA CULTURE FRANÇAISE

L'Europe des génies à laquelle adhère Nietzsche est aussi une Europe française. Comme un séjour à Paris projeté avec son ami Erwin Rohde n'avait pu avoir lieu en raison de sa nomination inopinée à l'Université de Bâle, Nietzsche ne connut du territoire français que les champs de bataille lorrains en 1870. Sa connaissance de la France était purement livresque, il lisait couramment ses auteurs de prédilection. Le choix de ceux-là l'enracinait dans une France classique. La lecture de Montaigne que Nietzsche partage avec Emerson (38) se faisait dans un exemplaire des *Essais* (en français) que Cosima Wagner – elle-même d'origine française, étant la fille de la comtesse d'Agoult et de Liszt – lui avait offert à l'occasion de Noël 1869 (39), apparaît en plusieurs passages des écrits de Nietzsche (40). La flexibilité de Montaigne paraît un précieux antidote contre la rigidité de Luther.

Dans un passage particulièrement significatif du texte autobiographique *Ecce Homo*, Nietzsche proclame son admiration inconditionnelle pour les grands écrivains français. Il n'existe pas de «*culture*» (*Bildung*) allemande. Les rares cas de «*deutsche Bildung*» sont encore d'origine française. Et Nietzsche de citer la veuve de Wagner, Cosima. Presque aucun des grands écrivains français ne manque à l'appel : Montaigne, Pascal, Molière, Cor-

(34) Sur le transcendentalisme, cf. notamment *NF*, vol. XII, 1886-1887, p. 254.

(35) Cf. notamment Curt Paul JANZ, *Nietzsche. Biographie*, Gallimard, Paris, 1984, vol. I, pp. 96 et 165; Georges WALZ, *op. cit.*, Lettre du 7 avril 1866 au baron de Gersdorff, pp. 103-104; Charles ANDLER, *Le Pessimisme esthétique de Nietzsche*, 1921, t. III, p. 248; Daniel HALÉRY, *op. cit.*, pp. 427-428; Félicien CHALLAYE, *Nietzsche*, Méditée, Paris, 1950, p. 21; J.-C. LANNON, *Nietzsche ou l'histoire d'un égocentrisme athée*, Desclée de Brouwer, Paris, 1952, pp. 32-33 et 40-41; René-Jean DUPUY, *Politique de Nietzsche*, Armand Colin, Paris, 1969, p. 320. Cf. également *NF*, vol. XIII, 1887-1888, p. 21.

(36) Ralph Waldo EMERSON, *Les Surhumains*, Colin, Paris, p. 1, n. 1.

(37) Ralph Waldo EMERSON, *The Complete Prose Works*, Ward, Lack and Co, Londres, 1910, pp. 214-223. Cf. aussi, David LEVIN, *Emerson : Prophecy, Metamorphosis and Influence*, Columbia University Press, New York, 1975, p. 49 : «*his life-long fascination with Napoleon*».

(38) Ralph Waldo EMERSON, *The Complete Prose Works*, *op. cit.*, pp. 196-205.

(39) Jacques LE RIDER, *Nietzsche en France. De la fin du XIX^e siècle au temps présent*, PUF, Paris, 1999, p. 28.

(40) Notamment *Unzeitgemässe Betrachtung*, t. IV, «Richard Wagner in Bayreuth», §3; *Die fröhliche Wissenschaft*, §22; *Ecce homo*, «Warum ich so klug bin», vol. VI, §3, p. 285.

neille et Racine, il descend jusqu'à Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaitre, Maupassant, Taine – dont il note au passage qu'il a été gâté par la lecture de Hegel –, Mérimée et, enfin, un des plus beaux moments de sa vie, la découverte de Stendhal, dont il risquerait d'être jaloux. Découverte d'autant plus remarquable que, en France même, Stendhal sortait à peine du purgatoire (41). Quelques écrivains qui n'apparaissent pas sur cette liste ne sont toutefois pas oubliés, notamment Baudelaire, Chamfort, Voltaire, Renan. Nietzsche perçoit les affinités du premier avec la culture allemande, notamment par son rôle dans l'accueil de la musique de Wagner à Paris. Il approuve la qualification d'«*âne de génie*» collée par le poète français sur Victor Hugo (42). Tout un paragraphe du *Gai savoir* est consacré à Chamfort, celui-là rehaussé de l'amitié de Miraubeau (43).

Son admiration pour les écrivains français n'est toutefois pas sans discernement. Il rejoint le mépris de Baudelaire pour «*la femme Sand*», qu'il appelle lui-même «*diese furchtbare Schreiber-Kuh*». Comble du mépris, elle avait «*quelque chose d'allemand, au mauvais sens du terme*». Qu'elle ait été une disciple de Rousseau, autre bête noire de Nietzsche, n'améliore pas son image (44).

Parmi les grands écrivains du XVII^e siècle, l'un de ceux qui retiennent l'attention la plus soutenue de Nietzsche est Pascal. Le paradoxe est notable, puisque l'auteur des *Provinciales* avait pris une part active aux luttes religieuses de son temps en faisant valoir une conception exigeante et exaltée de ce Christianisme auquel Nietzsche est durablement hostile. Dans le passage déjà commenté d'*Ecce homo*, Nietzsche analyse très précisément son attitude face à Pascal : «*que je ne me borne pas à lire Pascal, mais que je l'aime, comme la victime la plus significative du christianisme, longuement assassiné, d'abord dans son corps, puis dans son âme, la longue logique de cette épouvantable forme d'inhumaine cruauté*». Même ton dans une lettre du 20 novembre 1888 à Georges Brandès : «*Pascal, pour qui j'ai presque de la tendresse, parce qu'il m'a infiniment séduit*» (45). Plusieurs passages d'*Aurore* proposent une des plus pures analyses de la religion de Pascal. A supposer que nous percevions les autres comme ils se perçoivent eux-mêmes, force est de les haïr si, comme le fait Pascal, on se hait soi-même. Et Nietzsche d'étendre à l'ensemble de la Chrétienté cette haine de soi-même (46). Dans

(41) *Jenseits von Gut und Böse*, §39. L'un des attraits de Stendhal est : «*er geht wider den deutschen Geschmack*». Cf. aussi, *ibid.*, §254, où Henry Beyle est cité à l'occasion d'un contraste entre le raffinement français et la lourdeur allemande, à laquelle seul échappe Heinrich Heine. Sur Stendhal, cf. encore *Die fröhliche Wissenschaft*, §95.

(42) *NF*, vol. XI, 1885, p. 434. Sur E. Renan, cf. *NF*, vol. XIII, 1887-1888, pp. 184-185, 186-187 et 188, et 1888, p. 295 : «*Renan ist Priester*».

(43) *Die fröhliche Wissenschaft*, §95.

(44) *Götzen-Dämmerung, Streifzüge eines Unzeitgemässen*, §6; *NF*, vol. XIII, 1887-1888, p. 82.

(45) Georges WALZ, p. 511.

(46) *Morgenröthe*, I, §63.

le paragraphe suivant, Nietzsche attribue à la Chrétienté l'instinct du chasseur pour tous ceux qu'il est possible de pousser au désespoir, mais seules les victimes choisies sont aptes à ressentir cette fonction et Pascal fut l'une d'elles. Nul mieux que Pascal n'a su parler du Dieu caché (*deus absconditus*), d'une voix si convaincante qu'on aurait pu le croire caché derrière le rideau. Il a forcé la voix à la mesure de sa propre inquiétude (47).

Dans son souhait d'avoir des adversaires dignes de son combat, Nietzsche reconnaît aux Français la qualité de peuple le plus chrétien : non en raison de la foi proclamée par la masse du peuple, mais parce que l'idéal chrétien est le mieux exprimé chez eux. Il en donne une série d'exemples : Fénelon, Madame Guyon, l'ordre des Trappistes et Port-Royal, Pascal, le premier des Chrétiens pour réunir la ferveur, l'esprit et l'éloquence (48). Dans son combat pour libérer l'humanité du Christianisme, Nietzsche retient les adversaires les plus redoutables et, ici encore, il choisit Pascal (49). Modèle de l'«Européen chrétien», Pascal tranche sur le médiocre troupeau des Européens d'aujourd'hui (50). Les appréciations élogieuses de Pascal abondent dans les écrits de Nietzsche. Ainsi, l'entretien de Pascal avec le Christ est plus beau que tout ce qu'on peut lire dans le Nouveau Testament (51). Nietzsche admire aussi la forme aphoristique des écrits de Pascal, dont il se laissera lui-même inspirer (52). Les lecteurs de Nietzsche ne s'y sont pas trompés : «*Nietzsche et Pascal sont des âmes fraternelles*» (53).

Dans un registre totalement différent, un écrivain français souvent cité (54) et commenté par Nietzsche est Voltaire. Publié l'année du centenaire de celui-là, la première édition de *Humain trop humain* lui est dédiée. Voltaire y est plusieurs fois cité et il est apprécié comme adversaire de Rousseau, qu'il combat «*au nom des honnêtes gens et de la bonne compagnie*» (55). Nietzsche critique la philosophie de Rousseau et les idées politiques qui en découlent. Les deux hommes ont sur la nature des opinions antagonistes. Selon Nietzsche, l'homme n'est pas naturellement bon, les êtres humains sont naturellement inégaux. Loin d'avoir privé ceux-là de

(47) *Op. cit.*, §91.

(48) *Morgenröthe*, III, §192.

(49) *Id.*

(50) *Jenseits von Gut und Böse*, §62.

(51) *NF*, vol. IX, 1880, p. 324.

(52) *NF*, vol. XI, 1885, p. 522. Cf. encore vol. XIII, 1888, p. 220.

(53) Charles ANDLER, *op. cit.*, t. II, p. 171, t. III, p. 173, et t. IV, pp. 231-233; Franz OVERBECK, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, Allia, Paris, 2006 (2^e éd.), p. 55; Daniel HALÉVY, *op. cit.*, pp. 350-351; Jean WAHL, «Ordre et désordre dans la pensée de Nietzsche», *Cahiers de Royaumont*, n° VI, 1967, p. 87; Thierry MAULNIER, *Nietzsche*, Alexis Redier, Paris, 1933, pp. 17, 55, 86 et 233; Geneviève LÉVEILLÉ-MOURIA, *Le Langage chrétien, antichrétien de la transcendance Pascal-Nietzsche*, Vrin, Paris, 1978, pp. 7-8; Carl Albert BERNOUILLI, *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft*, Eugen Diederichs, Iéna, 1908, p. 133; Léon CHESTOV, *Athènes et Jérusalem*, Vrin, Paris, 1938, pp. 97-98; Edouard GAËDE, *op. cit.*, pp. 372-378; Béatrice COMMENGÉ, *La Danse de Nietzsche*, Gallimard, Paris, 1988, p. 114; Guy DE POURTALES, *Nietzsche en Italie*, Grasset, Paris, 1929, p. 179.

(54) *NF*, vol. XIII, 1887-1888, p. 44, où il évoque l'accueil fait par Voltaire au prêtre envoyé sur son lit de mort.

(55) *NF*, vol. XII, 1887, p. 447. En français dans le texte.

leur liberté naturelle, ce sont la vie en société, les institutions qu'elle génère qui ont rendu la vie supportable. L'optimisme échevelé de Rousseau et ses demi-mensonges (56) ont déchaîné la Révolution française et, plus tard, nourri les utopies socialistes (57). Nietzsche partage le pessimisme des grands moralistes français et les passages dans lesquels il annonce que les moyens du pouvoir socialiste sont l'instauration d'un régime de terreur (58) ont reçu l'approbation des représentants de la pensée conservatrice (59). Il n'importe guère que Nietzsche n'ait guère étudié ni même lu les penseurs socialistes, notamment Marx et Proudhon (60).

UNE CERTAINE IDÉE DE L'EUROPE

Après la Grèce, c'est la Renaissance italienne (Machiavel (61), César Borgia (62)) qui paraît la plus proche de l'idéal humain – et politique – de Nietzsche, en concevant l'homme supérieur – le «surhomme» – dont Napoléon a plus récemment été une autre personification. C'est à Napoléon qu'on doit que l'homme (*der Mann*) l'emporte à nouveau sur le commerçant et sur le Philistin (63). Non moins remarquable fut la découverte tardive (août 1887) que Nietzsche fit de Dostoïevski chez un libraire de Nice. C'est de l'écrivain russe qu'il tiendrait sa notion du ressentiment, ainsi que la découverte de l'homme criminel et sa réhabilitation. A partir de cette époque, sa correspondance en porte diverses traces (64).

Il a déjà été relevé que l'Europe est une civilisation. Son unification doit être encouragée non pas sous la forme d'une union d'Etats, mais par «*le cosmopolitisme des aliments, des littératures, de la presse, des formes, des goûts*

(56) *Menschliches Allzumenschliches*, §463 : l'opposition avec Voltaire y est soulignée.

(57) La critique du socialisme apparaît dès les premiers écrits de Nietzsche : *Die Geburt der Tragödie*, §19. Elle persiste en 1885 : *NF*, vol. XI, pp. 586-587, et vol. XII, 1887, p. 503.

(58) *Menschliches Allzumenschliches*, §483 ; *Die fröhliche Wissenschaft*, §356.

(59) Cf. notamment René-Jean DUPUY, *op. cit.*, p. 169 ; Gustave THIBON, *Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, Lardanchet, 1948, p. 78.

(60) L'observation est faite notamment par Charles Andler, t. V, pp. 244, 255, et t. VI, pp. 203-208.

(61) La prose de Machiavel fait respirer «*l'air frais et doux de Florence*» : cf. *Jenseits von Gut und Böse*, §28. Cf. aussi *Menschliches Allzumenschliches*, §224, et *NF*, vol. XII, 1887, p. 532. Déjà tenu par Spinoza pour un «*auteur des plus perspicaces*» (*Traité de l'autorité politique*, vol. V, §7), Machiavel est aujourd'hui placé parmi les précurseurs des Lumières : cf. Hannah ARENDT, *op. cit.*, p. 211. Chamfort, dont Nietzsche fut un lecteur assidu, écrit : «*Voltaire disait, à propos de l'Anti-Machiavel du Roi de Prusse : 'Il crache dans le plat pour en déguster les autres'*» (*Caractères et anecdotes*, Crès, Paris, 1924, p. 38).

(62) Nietzsche évoque deux fois la personnalité de César Borgia, exemple de *Raubmensch*, qu'il ne faut pas confondre avec une «*bête de proie*» (*Raubthier*) : *Jenseits von Gut und Böse*, §197, où il discerne une expression de la «*nature*» contre laquelle il serait vain de s'insurger ; la même idée est développée dans un texte posthume, *NF*, vol. XIII, 1887-1888, pp. 72-73, où il évoque des «*virtuoses de la vie*» qui, comme toutes les fortes personnalités (*grosse Menschen*), sont envoyés à l'enfer par l'Eglise. Selon Jacob Burckhardt, César Borgia ne diffère pas foncièrement des autres princes italiens à la même époque : Jacob BURCKHARDT, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Grosse Illustrierte Phädon Verlag, Vienne.

(63) *Die fröhliche Wissenschaft*, §362 : *Unser Glaube an einer Vermännlichung Europa's*.

(64) Lettre du 28 février 1887 à Franz Overbek et lettre du 21 novembre 1888 à Georges Brandès, citées par Georges WALZ, *op. cit.*, p. 511. Cf. aussi Daniel HALÉVY, *op. cit.*, pp. 412 et 437-438 ; Boris DE SCHOELZER, «*Nietzsche et Dostoïevsky*», *Colloque de Royaumont*, 1967, pp. 168-182. Cf. aussi *NF*, vol. XIII, 1888, p. 312.

et même des paysages» (65). Aux racines de cette formation supranationale (*übernational*), supra-européenne, occidentale, de l'éclosion d'une âme européenne, se laisse distinguer la Grèce, première synthèse de tout ce qui est occidental (66). L'union économique suivra (67). Peter Sloterdijk a relevé le caractère élitiste de l'Europe nietzschéenne : «le congénialisme de Nietzsche quant à lui allait jusqu'à concevoir l'histoire spirituelle de l'Europe uniquement comme une métempsychose des grands hommes, dont le chemin aurait mené d'Homère et d'Héraclite, via Kant et Schopenhauer, à Wagner et Nietzsche, tous dans des hauteurs solitaires, cela va de soi, où, en dehors des penseurs, seuls les aigles résistent» (68).

L'apport de Rome à la civilisation européenne n'atteint pas le niveau auquel s'étaient élevés les Grecs, mais Nietzsche confère à l'Empire romain plusieurs vertus, qu'il oppose à la raideur des Juifs et des Chrétiens. Alors que les Grecs avaient pu ignorer le défi lancé par les nouvelles religions orientales, les Romains ont eu des attitudes que Nietzsche estime satisfaisantes. Une première vertu de l'Empire romain est d'avoir éduqué à la tolérance, une tolérance que le philosophe qualifie quelques lignes plus loin de «tolérance distinguée et frivole» (69). Le meilleur exemple d'urbanité romaine est, selon Nietzsche, la réponse sceptique de Pilate aux accusateurs de Jésus, Pilate, «le seul personnage du Nouveau Testament qui mérite d'être honoré» (70). Deux autres vertus attachées à l'Empire romain sont, d'une part, la réception, l'occidentalisation et la transmission de la culture grecque (71) et, de l'autre, l'édification d'un pouvoir durable (72).

Le surhomme européen n'est pas la figure barbare dont certains lecteurs de Nietzsche ont présenté une image caricaturale. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'expression «*Übermensch*» a paru désigner le militaire allemand déchaîné sur l'Europe. Or, rien ne serait plus contraire à l'inspiration de Nietzsche, ainsi que l'a écrit en 1946 Walter Kaufmann (73). L'exploitation abusive de l'œuvre et du nom de Nietzsche par sa sœur Elisabeth, qui avait épousé un antisémite notoire et solennellement reçu Hitler à la Nietzsche Archiv de Weimar, a contribué à répandre cette fâcheuse interprétation. Bien

(65) *NF*, vol. XII, 1887, p. 464.

(66) Cf. notamment *Die fröhliche Wissenschaft*, §80. Plus nombreux sont les passages dans lesquels Nietzsche déplore l'infériorité des Européens du XIX^e siècle sur les anciens Grecs.

(67) L'unité économique de l'Europe se fera par sa participation inéluctable au commerce mondial : «*Zu Völker und Vaterland*», §18, 1886, in *Nietzsche's Werke*, Taschen-Ausgabe, Leipzig, 1906, vol. VIII, pp. 495-497.

(68) Peter SLOTERDIJK, *Le Penseur sur scène. Le matérialisme de Nietzschej*, Christian Bourgois, 1990, p. 44.

(69) *Jenseits von Gut und Böse*, §46.

(70) *Der Antichrist*, §46. Dans le même passage, il rapproche Pétrone de Boccace et de César Borgia. Sur Pétrone, cf. encore *NF*, vol. XII, 1887, pp. 416, 496, 509 et 572, et vol. XIII, 1888, p. 467.

(71) La transmission de la culture grecque par les «*Romains hellénisés*» (*Wir Philologen*, Taschen-Ausgabe, vol. II, §139, 1874-1975, p. 343) renforce aussi la conviction de Nietzsche selon laquelle les grandes cultures sont métissées, ce qui condamne tout nationalisme culturel.

(72) *Der Antichrist*, §59.

(73) Walter KAUFMANN, *op. cit.*, p. 20.

loin de sentir le soufre, l'expression «superman» ou «superhomo» était, à la fin du XIII^e siècle, utilisée pour qualifier le saint roi de France, Louis IX (74). Le préfixe *über* s'est prêté à de multiples usages : *Überleben* (Darwin), *Über-Ich* (Freud), *Übercompensation* (Adler), *Übergeist* (Aurobindo), *Über-Europäisches* (à propos de Léonard de Vinci (75)) (76). Le mot *Übermensch* n'a pas été inventé par Nietzsche : il est déjà utilisé par Herder et, ensuite, par Goethe dans *Faust I* (77). L'idéal nietzschéen du surhomme a été le plus clairement exposé dans des notes posthumes expliquant *Also sprach Zarathustra* : «dresser l'être humain au-dessus de lui-même [*über sich*], semblable aux Grecs, non pas des phantasmes incorporels» (78). «L'être humain doit être surmonté [*überwunden*] – cela viendra en son temps (les Grecs sont dignes d'admiration), sans hâte. Mes ancêtres sont Héraclite, Euripide, Spinoza, Goethe» (79). Et, selon un autre fragment : «créer le surhomme, après que nous aurons rendu la nature reconnaissante... Qu'est-ce qui me permet de soutenir le spectacle de l'existence? La vue du surhomme qui acquiesce à la vie. J'ai hésité d'y adhérer moi-même, hélas.» (80)

DE LA DÉMOCRATIE

Si divergentes que soient les vues politiques respectives de Rousseau et de Nietzsche, les deux philosophes présentaient des points communs : tous deux solitaires, l'un et l'autre errants, toujours malades, s'adressant au petit nombre mais enflammant la multitude, «*maître de la rhétorique extrême, toujours à l'instar de Rousseau*» (81). Chestov estime que son état de perpétuel malade rapproche encore Nietzsche de Pascal et le philosophe russe écrit même que le premier «*porte une couronne de martyr*» (82). Nietzsche combat le plus vivement Rousseau sur le terrain des idées politiques, il se pose franchement non seulement en adversaire du socialisme, mais même en contempteur de la démocratie. Démocratie et socialisme sont les héritiers du Christianisme (83). La Chrétienté et la démocratie condui-

(74) Peter SLOTERDIJK, *Du musst dein Leben ändern. Über Anthropotechnik*, Suhrkamp, 2009, p. 105.

(75) *NF*, vol. XI, 1885, pp. 473, 512 et 682, et vol. XII, 1885-1886, p. 81.

(76) Peter SLOTERDIJK, *op. cit.*, p. 203.

(77) Ernst BERTRAM, *Nietzsche. Essai de mythologie*, Edition du Félin, Paris, 1990, p. 113. Que le mot soit emprunté à Goethe, plus précisément aux vers 489-490 du *Faust I*, est aussi souligné dans Paul BISHOP/R.H. STEPENSON, *Friedrich Nietzsche and Weimarer classicism*, Camden House, Rochester, 2005, pp. 102-103. Dans le même sens, cf. Félicien CHALLAYE, *op. cit.*, p. 203.

(78) *Zur Erklärung von Also sprach Zarathustra*, vol. VII, §56, Taschen-Ausgabe, p. 491.

(79) *Ibid.*, §57, p. 491. Sur Spinoza, cf. *NF*, vol. XII, 1885-1886, p. 31, et 1886-1887, pp. 261 et 314, et 1887, pp. 430 et 443. L'intitulé adopté en 1887 (*Ein tractatus politicus*), vol. XII, p. 461, paraît manifestement emprunté à Spinoza. Cf. aussi vol. XIII, 1887-1888, p. 25.

(80) *NF*, vol. X, 1882-1883, p. 137.

(81) Pierre MANENT, «La passion de l'égalité» in Olivier TINLAND, *Nietzsche, penseur du chaos moderne*, Scali / Le Nouvel Observateur, 2007, pp. 71-80.

(82) Léon CHESTOV, *L'Idée de bien chez Tolstoï et Nietzsche (philosophie et prédication)*, Vrin, 1949, p. 61.

(83) *Jenseits von Gut und Böse*, §202. Selon Bernard EDELMAN, *Nietzsche, un continent perdu*, PUF, 1999, p. 243, «la démocratie est la fille émancipée du christianisme».

sent vers l'ensablement de l'humanité (84). Les quatre grands démocrates sont Socrate, Jésus-Christ, Luther, Rousseau (85). Ainsi, la démocratie est une forme de Chrétienté retournée à la nature (86). D'où la nostalgie de l'*imperium romanum* et la perception de l'autocratie russe comme modèle à imiter (87). La force de vouloir (*die Kraft zu wollen*) s'est réfugiée dans cet immense empire du milieu (*Zwischenreich*), où l'Europe reflue en même temps vers l'Asie, c'est-à-dire en Russie (88).

Nombre de lecteurs de Nietzsche, aujourd'hui, critiquent ses opinions sur la démocratie. A la vérité, ses vues négatives ne s'écartent guère de celles de ses modèles français, à commencer par Voltaire, dont il reproduit avec approbation la phrase : «*quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu*» (89) Toutefois, ni les écrivains du siècle de Louis XIV, ni Descartes ni Taine, ni Paul Bourget ni Flaubert, ni Baudelaire ni, parmi les contemporains que Nietzsche paraît ignorer, Balzac ou Barbey d'Aurevilly ne sont favorables aux idées démocratiques. En revanche, il est injustifié de placer Nietzsche dans la dépendance de Joseph de Maistre, grand styliste ultramontain rigide ou dans celle de Donoso Cortès, pamphlétaire ultra qui ne mérite aucun crédit (90). En 1881-1882, à la question «*que signifie connaître?*», Nietzsche donne une réponse empruntée à Spinoza, qu'il tient pour l'un de ses rares inspirateurs, même s'il ne l'a que tardivement découvert (91) : «*non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere!*» (92). La référence à la phtisie dont Spinoza meurt établit une sympathie avec l'état maladif de Nietzsche lui-même. Spinoza, dont Goethe dit «*je me sens très proche de lui, bien que son esprit soit plus profond et plus fin que le mien*» et qu'il tient pour son saint (93). Spinoza offre une bonne transition pour l'examen des rapports de Nietzsche avec le Judaïsme.

(84) *NF*, vol. IX, 1880, p. 73.

(85) *NF*, vol. XII, 1887, p. 398.

(86) *Ibid.*, p. 500.

(87) *Jenseits von Gut und Böse*, §208. Sur la Russie, cf. encore *Götzen-Dämmerung*, §39; *NF*, vol. XI, 1884, p. 42 : «*Russland muss Herr Europas und Asiens werden es muss colonisiren und China und Indien gewinnen. Europa als das Griechenland unter der Herrschaft Roms*»; *Blicke in die Gegenwart und Zukunft der Völker*, vol. V, §15, Taschen-Ausgabe, 1880-1881, p. 396 : «*das Eintreten der Russen in die Cultur. Ein grandioses Ziel*».

(88) Selon Charles ANDLER, *op. cit.*, t. VI, p. 327 : «*par tradition de famille, Nietzsche avait aimé la vieille alliance des rois de Prusse avec le tsar [...] C'est dans le peuple russe que Nietzsche jugeait emmagasinée la plus prodigieuse réserve de vouloir conquérant et il en a redouté souvent de prochaines explosions*».

(89) Ernst NOLTE, *Nietzsche, le champ de bataille*, Bartillat, Paris, 2000, p. 164.

(90) Dans le sens qui vient d'être critiqué, cf. Pierre-André TAGUIEFF, «*Le paradigme traditionaliste : horreur de la modernité. Nietzsche dans la rhétorique réactionnaire*», *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Grasset et Fasquelle, 1991, pp. 220-224.

(91) Au milieu de l'année 1881, selon une lettre du 30 juillet à Frans Overbeck, in *Lettres choisies*, 1950, p. 176, il écrit : «*je suis tout étonné, tout ravi! J'ai un prédécesseur, et lequel!*»

(92) *Die fröhliche Wissenschaft*, §333.

(93) Lettre de Goethe à Knebel du 11 novembre 1784. Cf. aussi GOETHE, *Dichtung und Wahrheit*, t. III, 14, et t. IV, 16; lettres à F.H. Jacoli du 9 juin 1785 et du 21 octobre 1785. Ces textes sont reproduits dans Richard DOBEL (éd.), *Lexicon der Goethe Citate*, Weltbild Verlag, Augsburg, 1991, p. 858. Cf. également *NF*, t. XII, 1887, p. 439; *Die fröhliche Wissenschaft*, §333.

NIETZSCHE ET LE JUDAÏSME

Ce que l'humanité doit au peuple juif : « l'homme le plus noble (le Christ), le sage le plus pur (Spinoza), le livre le plus puissant et la loi morale la plus efficace » (94). A la seule vue de ce texte, qui oserait encore accuser Nietzsche d'antisémitisme ? (95) Ce n'est pas seulement dans une perspective historique que Nietzsche donne une évaluation positive du peuple juif, mais aujourd'hui encore, les Juifs font partie de l'Europe, laquelle ne saurait se passer de leurs aptitudes (96). Le rejet par Nietzsche du nationalisme et du racisme est incompatible avec l'antisémitisme qui lui a été prêté en raison de l'orientation que sa sœur a donnée à la Nietzsche-Archiv et qui s'est accentuée sous le régime nazi. Le principal personnage de l'histoire juive, Jésus-Christ, ne souffre pas des attaques de Nietzsche contre le Christianisme (97). Il déplore que Jésus n'ait pas vécu plus longtemps (98). En effet, le véritable fondateur de l'Eglise est l'apôtre Paul, suivi de l'évêque d'Hippone, Augustin, auquel sont dues les doctrines du péché originel et de la grâce, celle-là étant l'occasion des controverses théologiques et des guerres de religion au XVI^e et au XVII^e siècle.

L'image donnée par Nietzsche de l'apôtre Paul est beaucoup moins favorable que celle de Jésus. Paul qui, dans un premier élan, avait persécuté les Chrétiens a, dans la seconde partie de sa vie, persécuté Dieu (*Der Verfolger Gottes*) : c'est Paul qui a conçu l'idée, reprise par Calvin, d'une multitude innombrable promise de toute éternité à la damnation (99). C'est Paul qui est le premier Chrétien (*der erste Christ*), l'inventeur de la Chrétienté. Avant lui il n'y avait qu'une poignée de Juifs sectaires (100). Semblable au destin de l'Apôtre, celui de Luther, qui, après avoir respecté le Pape, les saints et tout le clergé, s'est brusquement mis à les haïr (101). Les âmes de Paul, de

(94) *Menschliches Allzumenschliches*, I, §475.

(95) Cf. cependant l'attitude trop dubitative de René-Jean DUPUY, *op. cit.*, p. 21). Les témoins de l'époque écartent toute accusation d'antisémitisme dirigée contre Nietzsche. Cf. notamment Albert BERNOUILLI, *op. cit.*, p. 358; Franz OVERBECK, *op. cit.*, pp. 46-47.

(96) *NF*, vol. II, 1885, p. 457. Cf. aussi *Menschliches Allzumenschliches*, I, §475. Sur l'assimilation des Juifs en Europe, cf. *Jenseits von Gut und Böse*, §§250-251.

(97) Dans les nombreux passages où la personnalité de Jésus-Christ est évoquée, c'est avec bienveillance. Cf. notamment *Menschliches Allzumenschliches* I, §144, et *Der Wanderer und sein Schatten*, II, §83 : « Heiland und Arzt »; *Die fröhliche Wissenschaft*, §137 – Jésus appartient intégralement au milieu juif dans lequel il avait grandi –, 138, 140 (zu jüdisch), §141 (zu orientalisches); *Jenseits von Gut und Böse*, §269; *Genealogie der Moral*, §§8 et 16 – trois Juifs : Jésus, le pécheur Pierre et le « fabricant de tapis », *Teppichwirker* –; *NF*, vol. IX, 1880-1881, pp. 174, 233, 369, 478-479 et 550, vol. X, 1883, p. 477, vol. XI, 1884, p. 145, et vol. XIII, 1888, pp. 237, 307 et 517.

(98) *NF*, vol. IX, 1880-1881, p. 66.

(99) *Der Wanderer und sein Schatten*, §85 : « Paulus ist also Saulus geliebt ». Dans la doctrine, Walter KAUFMANN, *op. cit.*, pp. 292-295, Félicien CHALLAYE, *op. cit.*, p. 47; J. C. LANNON, *op. cit.*, p. 305; Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, PUF, Paris, 2007 (1962), pp. 164 et 178-179; Geneviève LÉVEILLÉ-MAURIA, *op. cit.*, p. 108; Denis THOUARD, « Le centaure philologue : Nietzsche entre critique et mythe », *Cahiers de l'Herne*, 2005, p. 105; Charles ANDLER, *op. cit.*, vol. V, p. 108.

(100) *Morgenröthe*, I, §68. Cf. encore §72. Sur la filiation Paul-Luther, cf. aussi : *NF*, vol. IX, 1880, p. 165.

(101) *Morgenröthe*, II, §113. Cf. encore *NF*, vol. IX, 1880, pp. 155 et 158.

Dante et de Calvin ont peut-être joui de pénétrer dans les secrets de la puissance (102). Ailleurs, Nietzsche trace la filiation Paul-Augustin-Luther (103) et il oppose Jésus à Paul : le second a institué ce que le premier, par sa vie, avait annulé (104). Cependant, le Christ est un simple d'esprit auréolé de sainteté (*heiliger Idiot*), au sein d'un peuple intelligent (*klug*). Paul au contraire n'était pas un «*idiot*», c'est de cela que dépend l'histoire du Christianisme (105). La doctrine des XIX^e et XX^e siècles a totalement entériné la théorie de Nietzsche sur le rôle crucial de l'«*Apôtre des Gentils*» (106).

Deux siècles après Paul, le second principal artisan du Christianisme fut un évêque d'Afrique, de culture romaine et de langage latin, Augustin. Dans une lettre adressée le 31 mars 1885 à Frans Overbeck, Nietzsche exprime ses réactions à la lecture des *Confessions* : «*oh, ce vieux rhéteur ! Qu'il est fou et papelard ! Voilà qui est d'une hypocrisie dégoûtante. Valeur philosophique égale à zéro. Du platonisme pour la populace.*» Selon Hannah Arendt, la doctrine de la prédestination fut «*a perverse radicalization*» de l'enseignement de saint Paul (107). C'est Heidegger qui a le mieux analysé la position de Nietzsche face à Platon en citant une remarque de l'intéressé lui-même : «*ma philosophie est un platonisme inversé*». Le sensible méprisé par Platon devient «*le monde vrai*», le suprasensible (les idées de Platon) le monde apparent (108).

* *
*

Nietzsche s'est perçu, s'est voulu un «*bon Européen*». Il a peut-être entretenu quelques illusions sur l'unité civilisatrice d'un continent qui aurait été pacifié par les armées françaises au début du XIX^e siècle. Sa pensée était animée d'une double méfiance, à l'égard du nationalisme et face à l'installation d'un pouvoir qualifié de socialiste et de démocratique. Les bouleversements qu'a connus l'Europe depuis la mort de Nietzsche jusqu'à nos jours confirment ces inquiétudes. Sa méfiance à l'égard de l'Empire wilhelminien,

(102) *NF*, vol. XII, 1885-1886, p. 12, et 1887, pp. 508, 568-569.

(103) *NF*, vol. XIII, 1887-1888, p. 108. Sur le rôle-clé d'Augustin, cf. notamment Georges WALZ, *op. cit.*, p. 425; Léon CHESTOV, *Athènes et Jérusalem. Un essai de philosophie religieuse*, Vrin, 1938, pp. 21, 67-68 et 99; Yannis CONSTANTINIDÈS, «Les législateurs de l'avenir (l'affinité des projets politiques de Platon et de Nietzsche)», *Cahier de l'Herne*, pp. 129-133; «Plato : ein grosser Cagliostro», *NF*, vol. XIII, 1888, p. 293.

(104) *NF*, vol. XIII, 1888, pp. 237 et 585.

(105) *Ibid.*, p. 237.

(106) Charles ANDLER, *op. cit.*, t. V, pp. 108-109, t. VI, pp. 167-174; Léon CHESTOV, *Athènes et Jérusalem, op. cit.*, p. 316; Peter SLOTERDIJK, *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la lettre sur l'humanisme de Heidegger*, Mille et Une Nuits, 2000, pp. 39-40; Ralf WITZLER, *op. cit.*, pp. 102-114; Peter SLOTERDIJK, *La Folie de Dieu*, 2008, pp. 41-42; Hannah ARENDT, *op. cit.*, pp. 69-73; René-Jean DUPUY, *op. cit.*, pp. 21-22; K. LÖWTH, *op. cit.*, p. 409; Gilles DELEUZE, *op. cit.*, pp. 165 et 177; Bernard EDELMAN, *op. cit.*, p. 179, parle même, à propos de Paul, de cette néfaste «*tête carrée*».

(107) Hannah ARENDT, *op. cit.*, pp. 105-106. Même évaluation critique chez Peter SLOTERDIJK, *La Folie de Dieu, op. cit.*, pp. 76-79 et 136, qui relève dans l'histoire du Christianisme une série de «*tentatives visant à minimiser les dimensions sinistres de l'héritage augustinien*» (p. 78). Nietzsche qualifie Augustin d'«*agitateur chrétien*» (*Der Antichrist*, §59).

(108) Martin HEIDEGGER, *Nietzsche*, NRF, Paris, 1971, t. I, pp. 142 et 181-190, et t. II, p. 21.

d'ailleurs partagée par d'autres bons esprits, notamment le comte Kessler ou Rathenau, était tout à fait justifiée. On n'a jamais assez souligné à quel point le III^e Reich était la continuation de l'Empire fondé en 1871. Sur des points essentiels, la politique hitlérienne ne se laisse pas distinguer de celle de l'Allemagne de Guillaume II : l'antisémitisme, tantôt rampant, tantôt déclaré, était un legs antérieur à 1914 et la politique d'annexion brutale préexistait aussi à la chute de l'Empire. Les puissants mouvements pangermanistes réclamaient déjà l'extension du *Lebensraum* et les conditions rigoureuses imposées à Brest-Litovsk au jeune Etat soviétique étendaient considérablement les frontières de l'Empire allemand. Le mépris dans lequel étaient tenues les populations polonaises anciennes et nouvelles de l'Empire préfigurait le nationalisme raciste du III^e Reich. La méfiance de Nietzsche à l'égard du socialisme et de la démocratie n'était pas moins visionnaire en ce qui concerne le régime chaotique de la République de Weimar, la politique réactionnaire du Parti socialiste quand il participait au pouvoir et le blocage des institutions démocratiques par le front commun des socialistes et des communistes. Tel Cassandre, Nietzsche avait présagé la catastrophe que la démocratie de Weimar n'avait pas réussi à prévenir. Il n'avait pas moins bien discerné la place essentielle de la Russie dans le système européen, à la survie duquel l'URSS apporterait une contribution décisive.

En revanche, on n'oserait soutenir que les institutions européennes actuelles auraient donné satisfaction aux ambitions européennes de Nietzsche. Ce dernier n'attendait rien d'une union des Etats, il n'avait pas de mots assez durs pour flétrir la «*névrose nationaliste*» qui n'a pas cessé de se manifester, non pas en dépit, mais au sein même des institutions européennes. Selon le verdict de Nietzsche, partagé par certains fondateurs des institutions actuelles, l'Europe de la culture aurait dû précéder l'union économique, qu'il aurait tenue pour une assemblée d'épiciers. «*La vertu des épiciers [die Krämer-Tugend] et les doigts collés à l'argent ainsi que l'œil froid de l'épicier – voilà qui est encore inférieur à la dignité de l'animal*» (109).

(109) *NF*, vol. X, 1883, pp. 533 et 534-535, 539, 569, ainsi que vol. XI, 1884-1885, p. 378 : «*enge Seelen, Krämer-Seelen! Denn wenn das Geld in den Kasten springt, springt des Krämers-seele mit*». Et vol. XII, 1887, p. 357, «*[die] industriellen Massen [der Krämer]*».